

Je n'ai pas vu ce que je vais dire, mais celui qui me le contait en avait encore l'horreur dans les yeux.

Sur une paille, à même le sol, un cadavre de vieillard étendu, les pieds nus débordant, le corps dans une vieille chemise. On n'aurait pas trouvé dans la mansarde un drap pour l'ensevelir.

Ce vieillard mort de froid était Tancrède Martel, romancier, critique, poète – l'un des douze poètes qui veillèrent le corps de Hugo sous l'Arc de Triomphe. Banville avait aimé ses premiers vers. Il avait été parnassien avec un entraînement vers l'école de la vie qui triomphait alors avec Richepin. Il était l'ami de Barbey d'Aurevilly, de Coppée, de Mistral (il était de Provence). On citait ses refrains de ballades : *Pilons du poivre et du café !* ou *la Vieille rue est un recueil de contes*. On louait ses romans historiques.

Puis, selon le mot d'Eugenio d'Ors, une « palpitation de temps » a changé toutes les valeurs sur lesquelles vivait ce grand lettré.

Une mansarde, un grabat, la solitude, la mort de faim et de froid, ce fut la fin de son histoire.

Il est beau que sans cesse la littérature s'enrichisse de noms nouveaux, il est juste que l'oubli recouvre celui qui n'est pas assez fort pour le vaincre. Tout de même il y a assez de place pour les

jeunes, si l'on commençait à dire : « *Place aux  
vieux.* »